



HAL
open science

Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques. Introduction

Leone Gazziero

► **To cite this version:**

Leone Gazziero. Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques. Introduction. Methodos : savoirs et textes, 2019, 10.4000/methodos.6211 . hal-03093934

HAL Id: hal-03093934

<https://hal.science/hal-03093934>

Submitted on 4 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques. Introduction

Saying and Meaning in Ancient and Late Ancient Arts of Language. Introduction

Leone Gazziero



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/methodos/6211>

ISSN : 1769-7379

Éditeur

Savoirs textes langage - UMR 8163

Ce document vous est offert par Université de Lille



Référence électronique

Leone Gazziero, « Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques. Introduction », *Methodos* [En ligne], 19 | 2019, mis en ligne le 11 mars 2019, consulté le 11 mars 2019. URL : <http://journals.openedition.org/methodos/6211>

Ce document a été généré automatiquement le 11 mars 2019.



Les contenus de la revue *Methodos* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Dire et vouloir dire dans les arts du langage anciens et tardo-antiques.

Introduction

Saying and Meaning in Ancient and Late Ancient Arts of Language. Introduction

Leone Gazziero

« δίγλωττος γάρ τις ἐλέγετο πάλαι, καὶ θαῦμα τοῦτο ἦν, ἄνθρωπος εἶς ἀκριβῶν διαλέκτους δύο· σὺ δὲ ἡμᾶς ἀξιοῖς πολλὰς ἐκμαθεῖν, δέον αὐτὸν ἐκμανθάνειν μίαν, οὕτω μὲν ἰδίαν, οὕτω δὲ [586] κοινὴν ἅπασιν, οὕτω δ' εὐγλωττον, οὕτω δ' ἀνθρωπικὴν. ὅπερ ἔαν προσχῆς τὸν νοῦν ταῖς φωναῖς τῶν βαρβάρων διαλέκτων, εἴση σαφῶς, τὰς μὲν ταῖς τῶν συῶν, τὰς δὲ ταῖς τῶν βατράχων, ἢ κολοῖων, ἢ κοράκων ἐοικυίας, ἀσχημονούσας τε καὶ κατ' αὐτὸ τὸ τῆς γλώττης τε καὶ τῶν χειλέων καὶ παντὸς τοῦ στόματος εἶδος. ἢ γὰρ ἔσωθεν ἐκ τῆς φάρυγγος τὰ πολλὰ φθέγγονται τοῖς ῥέγχουσι παραπλησίως, ἢ τὰ χεῖλη διαστρέφουσι καὶ συρίττουσιν, ἢ κατὰ πᾶσαν αὔξουσι τὴν φωνὴν, ἢ κατ' οὐδεμίαν ὅλως, ἢ κεχῆνασι μέγιστον, καὶ τὴν γλώτταν προσσεῖουσι, καὶ διανοίγειν οὐδαμῶς δύνανται τὸ στόμα, καὶ τὴν γλώτταν ἀργὴν καὶ δυσκίνητον καὶ ὡσπερ δεδεμένην ἔχουσιν. εἶτα σὺ παρεῖς τὴν ἠδίστην τε καὶ ἀνθρωπικωτάτην διάλεκτον, ἢ τοσοῦτον κάλλος ὀρᾶται καὶ χάρις ἐπανθεῖ, ἐκ πολλῶν ἀτόπων καὶ δεινῶν ἀθροίσεις ὀνόματα; πολὺ ῥᾶον ἦν μίαν ἐκμαθεῖν τὴν καλλίστην ἢ μυρίας μοχθηράς. ἀλλ' οὐ μόνον αὐτοὶ μανθάνειν ὀλιγοροῦσιν, ἀλλὰ καὶ ἡμᾶς ἀναγκάζουσιν, ἐν ἧ ἑθράμμεθα καὶ πεπαιδευμέθα φωνῇ, ταύτην καταλιπόντας, ἐκμανθάνειν τὰς ἐκείνων. οὐ βούλει μαθεῖν ἄνθρωπε τὴν τῶν Ἑλλήνων διάλεκτον; [587] ὡς ἐπιθυμεῖς, βαρβάριζε »

« Jadis on appelait bilingue – et il s'agissait là de quelque chose de remarquable – quelqu'un qui connaissait à la perfection deux langues. Or, tu exiges de nous qu'on en apprenne plusieurs, tandis que toi tu ne dois en apprendre qu'une seule, si singulière, si commune à tous, si agréable à entendre et tellement humaine. De fait, si tu prêtes attention aux sons des langues barbares, il t'apparaîtra clairement que les unes sont semblables aux <ronchonnements> des cochons, alors que les autres ressemblent aux <croassements> des grenouilles, des corbeaux, ou encore des corneilles. Il t'apparaîtra clairement aussi que ces idiomes déforment la langue, les lèvres et la bouche tout

entière. En effet, ils font pousser des grognements du fond de la gorge à la manière de ceux qui ronflent, ou bien ils tordent les lèvres et les font siffler. Aussi, tantôt ils font pousser de la voix à l'extrême, tantôt ils baissent le ton, complètement ; tantôt ils font ouvrir tout grand la bouche et agitent la langue, tantôt ils ne peuvent même pas ouvrir la bouche et ils rendent la langue inerte et difficile à bouger, comme si on l'avait entravée. Et tu délaisses la langue la plus agréable et la plus humaine, où tant de beauté se manifeste et tant de grâce fleurit, pour empiler des mots issus d'un tas de langues absurdes et affreuses ? Ce serait beaucoup plus simple si tu apprenais une seule langue, qui est la plus belle, plutôt que d'en apprendre plusieurs, qui sont grossières. Or, non seulement ils ne se soucient guère d'apprendre notre langue, mais encore ils veulent nous contraindre à la délaissier à notre tour, alors même que c'est dans cette langue que nous avons été élevés et éduqués, pour que nous apprenions leurs langues à eux. Tu ne veux pas, toi, apprendre la langue des Hellènes ? fais comme tu l'entends : parle donc comme un barbare ! »¹

- 1 Galien n'est ni le premier ni le seul à assimiler les langues barbares aux cris que poussent les animaux : le stéréotype est ancien et on le retrouve – encore que, peut-être bien, par procuration – même chez des auteurs, tel Hérodote, que l'on a pu accuser, à tort ou à raison, d'être trop bien disposés à l'égard des peuples barbares. Galien se montre cependant autrement imaginaire dans le choix des consonances animalières : cochons, grenouilles, corbeaux et autres corvidés hantent son étrange bestiaire sonore. Il est surtout très cru dans le mépris affiché pour les autres parlers, dont la cacophonie et les grimaces jurent avec les belles sonorités du Grec, langue qui s'illustrerait, au contraire, par son caractère éminemment humain.
- 2 Encore que passablement varié et tout aussi susceptible d'être tourné vers l'extérieur (au niveau des différentes langues) que vers l'intérieur (au niveau des différents dialectes grecs), l'ethnocentrisme linguistique dont les Hellènes ont fait preuve tôt et durablement est un indice – peu édifiant peut-être, néanmoins révélateur – de l'importance capitale qu'ils ont accordée et à la maîtrise du langage en général et – les deux étant, à toutes fins utiles, inséparables – à la maîtrise des savoirs techniques liés au langage. Il s'agit dans les deux cas d'un trait distinctif de l'humain et d'un puissant facteur de discrimination entre les hommes selon le degré de sophistication dont ils font preuve dès lors qu'ils ont recours à la parole pour révéler ou dissimuler le fond de leur pensée, pour dire les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles devraient être, ou encore pour s'influencer mutuellement, voire se tromper les uns les autres. De fait, pour peu que l'on explore l'Antiquité de langue et culture grecque sous cet angle et que – pour les besoins de l'inventaire – on souffre de lui imposer une nomenclature passablement anachronique, on découvrira les vestiges d'une réflexion sur le langage dont la richesse n'a d'égal que la variété des aspects qu'elle a interrogés tantôt sur le plan physique (il y a une physiologie ancienne de l'expression linguistique), tantôt sémantique (il y a une doctrine ancienne de la signification et de la référence), tantôt psychologique (il y a une discussion ancienne des aspects perceptifs, intellectuels et affectifs associés au maniement des mots), tantôt linguistique (il y a une classification ancienne des parties du discours et une explication de leur articulation), tantôt pragmatique (il y a une prise en compte ancienne des situations réelles de communication et une mise en garde contre les dérives auxquelles cette communication se trouve exposée de son propre fait). En forçant quelque peu le trait, mais – croyons-nous – sans faire entorse à la vérité, on pourrait même dire que certaines au moins des interrogations qui orientent encore aujourd'hui les enjeux fondamentaux de l'analyse du langage – à savoir, l'élucidation du sens des expressions linguistiques et des conditions concrètes de leur utilisation – remontent à des documents

de la tradition grecque où se trouvent abordés le problème de savoir pourquoi il y a des signes linguistiques et ce qu'ils signifient au juste, ou encore le problème de savoir quels sont les effets que les mots sont susceptibles de produire et quelles sont les précautions qu'il faut prendre lorsqu'on s'en sert.

- 3 Or, s'il est vrai – comme il est vrai – que les professionnels anciens de la parole publique (orale et écrite), de même que les philosophes de métier, les historiens, les grammairiens, les philologues, les orateurs et les médecins ont tous partagé un intérêt sans cesse renouvelé pour le langage, toujours est-il cependant qu'ils n'ont que très rarement ressenti le besoin de faire de ce langage un objet que l'on étudierait pour lui-même. Au prix d'une certaine approximation, mais à nouveau – croyons-nous – sans entorse majeure à la vérité, on pourrait même dire que l'on chercherait en vain une science ancienne du fait linguistique. Ce que l'on trouvera, en revanche, est une multiplicité d'observations et de prescriptions qui permettent d'aborder le langage dans des perspectives et à des fins qu'il serait abusif de réduire à un seul dénominateur commun.
- 4 Pour ne prendre qu'un exemple, choisi toutefois à dessein parmi ceux qui auraient tout autant mérité d'être pris en considération ici (mais un numéro de revue, encore que thématique, n'est pas une encyclopédie, ne serait-ce que de petit format) : quelque nombreuses et quelque influentes qu'elles soient par ailleurs (et elles sont l'un et l'autre), les indications d'Aristote concernant le langage et son fonctionnement se caractérisent à la fois par leur dispersion et par leur marginalité. Sans faire nulle part du langage et de la signification l'objet d'une recherche autonome et méthodique, Aristote en parle souvent. Les remarques et les digressions à ce sujet, tout comme au sujet de l'utilisation des mots à bon et mauvais escient, abondent dans ses écrits d'éthique et de politique (où il va jusqu'à identifier dans le langage le fondement de la sociabilité humaine), de même que dans ses écrits d'histoire naturelle (où il décrit en quelque détail la morphologie et les fonctions de l'apparat de phonation), ou encore dans ses traités de dialectique, de poétique et de rhétorique (où il se penche souvent sur le discours et ses éléments comme moyen d'expression littéraire, outil de persuasion et d'argumentation, mais également comme instrument d'imposture et de mystification), sans oublier naturellement les écrits sur l'âme (où Aristote insiste sur le rôle privilégié que le langage joue dans la transmission du savoir et où il esquisse la trame de liens qui unissent le langage à la perception, à l'imagination et à la pensée). En un mot comme en cent, la curiosité d'Aristote vis-à-vis des faits de langage est à la fois manifeste et omniprésente, mais sa compréhension des phénomènes langagiers est moins orientée par un questionnement du type « qu'est-ce que le langage ? » qu'elle ne s'applique à régler des problèmes plus pressants du type « en quoi le langage peut-il s'avérer une source de confusion et d'erreur non seulement lorsque nous discutons les uns avec les autres mais aussi lorsque nous nous entretenons avec nous-mêmes ? »
- 5 On ne se méfie jamais assez des généralisations. En l'occurrence, toutefois, l'arbre aristotélicien ne cache pas la forêt : la dimension fondamentale dans laquelle quelque chose comme la réflexion grecque sur le langage s'est développé demeure celle d'une pluralité de démarches distinctes encore que perméables voire même solidaires, au premier rangs desquelles il faut compter des arts et des techniques, pour qui le langage était un moyen plutôt qu'une fin en soi, si bien que l'intérêt qu'il a suscité au fil du temps s'est traduit moins par la constitution d'un domaine d'investigation indépendant que par l'effort de mieux comprendre son fonctionnement et de mieux exploiter ses ressources dans des contextes tour à tour différents.

- 6 Les dix études réunies dans cette livraison de la revue *Methodos* – issues pour sept d’entre elles du Colloque International « Σημαίνω β’ : Théories anciennes de la signification » organisé à l’Université de Lille, les 5, 6, 7 et 8 décembre 2016 (<https://semaino.hypotheses.org/125>) – illustrent bien cette pluralité d’approches qu’elles déclinent en étudiant le maniement de la langue chez Héraclite d’Ephèse (Marianne GARIN), les techniques de la persuasion chez Alcidamas d’Élée (Julie TRAMONTE), les présupposés de la question de la correction des noms dans le *Cratyle* de Platon (Steffen LUND JØRGENSEN), la question de l’intelligibilité des composantes ultimes du langage et ses implications épistémologiques dans le *Cratyle* et le *Théétète* de Platon (Franco TRABATTONI), la signification des « noms », des « verbes » et du « discours » dans le *Sophiste* de Platon (Francesco FRONTEROTTA), le rejet de la notion stoïcienne de λεκτόν chez Ammonius, Sextus Empiricus et Sénèque (Ada BRONOWSKI), le vocabulaire stoïcien de la signification (Frédérique ILDEFONSE), le problème de l’origine du langage dans la Stoa et chez les grammairiens et philosophes de l’Antiquité tardive (Sten EBBESEN), la doctrine stoïcienne des déictiques (Marion DURAND), l’exégèse du prologue du traité de l’interprétation d’Aristote chez les commentateurs byzantins (Katerina IERODIAKONOU).
- 7 Marianne GARIN, « La Prose poétique comme Philosophie du Langage ? Langue explicite et langue implicite dans le corpus d’Héraclite d’Éphèse (Fragments B25, B48 et B121) ». À partir d’une fouille minutieuse de trois fragments que l’on n’a pas spécialement associés – et que l’on n’associerait pas de prime abord – au thème du langage chez Héraclite, Marianne Garin repère les vestiges d’une pensée du langage qui sans s’émanciper comme telle – c’est-à-dire sans franchir l’étape qui consiste à détacher le langage de son utilisation – se trouve néanmoins incorporée ou implicite dans une manipulation de la langue dont on mesure combien elle est délibérément éloignée de l’usage pour ainsi dire courant ou spontané. Le recours simultané à des expressions dont le sens et l’étymologie se recourent sans coïncider pour autant, ainsi que les glissements entre registres discursifs, voire leur substitution livrent de la sorte des indices d’un travail sur la langue qu’Héraclite aurait mené au sein de la langue elle-même plutôt qu’en se distanciant de celle-ci dans une dimension plus ouvertement réflexive.
- 8 Julie TRAMONTE, « Rhétorique et psychologie dans l’œuvre d’Alcidamas d’Élée ». Dans sa contribution, Julie Tramonte replace l’opposition entre le discours oral et le discours écrit dans le réseau de relations qui les investit symétriquement de deux valeurs opposées chez Alcidamas d’Elaea. Étudiée sous le rapport des interactions que les deux discours entretiennent avec l’âme de celui qui parle ou écrit et avec l’âme de celui qui lit ou écoute, la réflexion d’Alcidamas sur la parole rhétorique révèle à la fois une finalité essentiellement pratique et une portée qui dépasse les besoins de son exercice concret. Si le succès demeure l’horizon de la réflexion du rhéteur, les facteurs qui permettent d’atteindre ce succès – et notamment les raisons pour lesquelles celui-ci est à recherche au moyen de l’expression orale plutôt qu’écrite – relèvent de mécanismes psychologiques et d’enjeux de communication qui interviennent à la fois en amont et en aval de la prise de parole qui les présuppose et qu’elle laisse par-là même discerner à l’arrière-plan.
- 9 Steffen LUND JØRGENSEN, « The Notion of a Correctness of Names in Plato’s *Cratylus*. Arguments for a Basic Distinction ». Steffen Lund Jørgensen s’attaque à un point précis mais crucial du problème général de savoir si les noms nomment correctement ce dont ils sont les noms et si cette correction est d’ordre naturel ou bien conventionnel. De fait, le problème présuppose que l’on ait déjà tranché la question de savoir si, pour tout nom, le

fait de nommer correctement et le fait d'être un nom reviennent au même ou pas. Formulée de la sorte, cette question préalable et surtout la réponse qui consiste à considérer comme redondant le problème de la correction d'un nom par rapport au problème de déterminer s'il s'agit d'un nom tout court (ou bien un nom est correct ou bien il n'est tout simplement pas un nom, un peu comme un diamant est un vrai diamant ou bien il n'est tout simplement pas un diamant) n'est autre que la « redundancy conception of correctness » dont Francesco Ademollo a fait la cheville ouvrière de son maître-livre de 2011 sur le *Cratyle* de Platon. L'un des mérites – et non des moindres – de la contribution est de soumettre la thèse réductionniste – dont l'économie et l'élégance sont remarquables – au test micrologique que d'autres lecteurs ont appelée de leurs vœux et que Steffen Lund Jørgensen a administré tout à la fois au niveau de la langue de Platon et de ses contemporains, sur le plan de la cohérence interne de son dispositif de preuve et du point de vue de sa compatibilité avec la lettre du dialogue de Platon.

- 10 Franco TRABATTONI, « Significato del *logos* e significato degli elementi nel *Teeteto* e nel *Cratilo* di Platone ». Franco Trabattoni aborde la question du caractère naturel ou conventionnel du langage chez Platon en fonction des contraintes méréologiques auxquelles le langage est soumis comme un tout dont la rationalité dépend de la rationalité des parties, notamment de ses parties les plus élémentaires, à savoir les lettres dans lesquelles toute expression linguistique – quelle que soit sa complexité au départ – doit pouvoir s'analyser. L'avantage que Franco Trabattoni accorde à la thèse conventionnaliste – qui assigne aux composantes ultimes du langage une fonction plutôt qu'une propriété et qui, par-là même, explique mieux pourquoi des éléments simples ne tombent pas en-deçà du seuil minimal d'intelligibilité de ce qui peut être dit et connu discursivement – se traduit par une tension caractéristique entre, d'une part, la cohérence interne du langage comme système dont l'accord dépend en dernier ressort du bon vouloir de ceux qui l'ont établi ou s'en servent et, d'autre part, la vocation du langage à révéler, en les imitant, des réalités extralinguistiques. Comme le montre bien Franco Trabattoni, on touche là aux enjeux les plus décisifs de l'épistémologie platonicienne, dans la mesure où la réponse que l'on apporte au problème de l'origine ultime de la signification linguistique le long du gradient qui va du plus complexe (le discours) au plus simple (les lettres de l'alphabet) rend tantôt vicieux tantôt vertueux le cercle dans lequel la connaissance et le langage sont pris pour peu que l'on admette que l'une ne va pas sans l'autre.
- 11 Francesco FRONTEROTTA, « Platon sur ONOMA, PHMA et ΛΟΓΟΣ : théories du ΣΗΜΑΙΝΕΙΝ en *Sophiste* 261d-262e ». Francesco Fronterotta présente une lecture dont le cahier des charges a tout du commentaire perpétuel (le mot veut bien dire, en l'occurrence, ce qu'il veut dire) : il résout tout d'abord un certain nombre de difficultés d'ordre grammatical (notamment celle liée à la construction λόγος + alternativement τινός et περί τινος), il clarifie ensuite le champ sémantique de chacun des termes qui jouent un rôle dans l'économie du texte (spécialement lorsqu'il importe de savoir si ces expressions peuvent être considérées comme équivalentes, comme dans le cas de δηλοῦν et σημαίνειν, ou pas, comme dans celui de ὀνομάζειν et λέγειν, au sujet desquels Francesco Fronterotta poursuit son travail de clarification en traitant le problème de savoir si leurs significations se recoupent dans une certaine mesure ou bien s'excluent mutuellement), il restitue surtout le fil du raisonnement en montrant en quoi chaque étape présuppose la précédente et entraîne la suivante contribuant ainsi à la progression générale de l'argument. Animé par le sens du texte réel plutôt que par celui du texte possible, ce n'est

qu'après avoir rendu compte de tous ces points que Francesco Fronterotta traite des questions plus spéculatives comme celle – fondamentale au demeurant – de savoir quelle est d'après Platon la relation entre langage et vérité, c'est-à-dire le problème de savoir ce que « dire vrai » présuppose et implique dans le dialogue.

- 12 Ada BRONOWSKI, « What Is Wrong with *lekta*? Ancient Critics of Stoic Logic and Language ».

« οὕτω δ' ἐπίδοξος ἐν τοῖς διαλεκτικοῖς ἐγένετο, ὥστε δοκεῖν τοὺς πλείους ὅτι εἰ παρὰ θεοῖς ἦν διαλεκτική, οὐκ ἂν ἄλλη ἦν ἢ ἡ Χρυσίππειος »
 « Chrysippe devint à tel point célèbre parmi les dialecticiens que la plupart était d'avis que, si tant est qu'il y avait chez les dieux une dialectique, ce ne pouvait être que celle de Chrysippe »²

- 13 En se faisant l'écho des contemporains (qu'il faut croire assez bien informés, puisqu'ils étaient des férus de dialectique eux-mêmes), Diogène Laërce écrit que, si tant est que les dieux s'intéressent à la dialectique, c'est la dialectique de Chrysippe – et nulle autre – que l'on trouvera chez eux. On ne sait pas si la logique des autres maîtres de la Stoa était tout aussi prisée des Olympiens, mais on peut soupçonner que tel était bien le cas, car ils ont tout emporté depuis, si bien qu'on en trouve fort peu de traces chez les hommes qui n'ont conservé que des bribes des catalogues de leur traités logiques en plus de quelques témoignages et un tout petit nombre de fragments (relativement petit, s'entend). Parmi les trésors de la logique des stoïciens dont nous autres mortels nous avons été privés, l'un des plus précieux est sans doute la notion de *λεκτόν* dont Ada Bronowski s'est efforcée ici de restituer la physionomie et cerner la nature en recoupant différentes sources qui ont en commun le fait de lui être hostiles. La tâche peut paraître – de prime abord – désespérée : comment reconstituer un puzzle lorsque non seulement on ne dispose pas – loin de là – de toutes les pièces, mais encore et surtout lorsque le peu de pièces qui nous a été transmis est passé par les mains d'adversaires qui ont rejeté cette doctrine à différentes époques et pour différentes raisons ? La solution proposée par Ada Bronowski consiste à recouper un certain nombre de témoignages : en l'occurrence, celui d'un commentateur de l'Antiquité tardive, Ammonius, celui d'un représentant post-hellénistique de la mouvance pyrrhonienne, Sextus Empiricus, et celui d'un philosophe et panégyriste romain, Sénèque. Les vues des trois auteurs relativement à la doctrine stoïcienne du *λεκτόν* sont étudiées à la fois pour elles-mêmes (en tenant compte chaque fois de leur visée propre, de la spécificité de leur contexte disciplinaire, du nombre et de la nature des objections qu'elles soulèvent, etc.) et comparées les unes avec les autres (comparaison indexée sur chacun des aspects que l'on vient d'évoquer). Le résultat est un modèle d'exégèse combinatoire que le lecteur appréciera dans son application concrète et dont il pourra s'inspirer quel que soit son domaine de spécialité, pour peu qu'il soit confronté lui aussi à un corpus lacunaire et à une tradition essentiellement indirecte.
- 14 Frédérique ILDEFONSE, « Retour sur la terminologie stoïcienne de la signification ». S'il est vrai – comme il est vrai dans une certaine mesure au moins – que la langue est pour l'essentiel un système de différences, cette définition – empruntée, plus ou moins à la lettre, à Ferdinand de Saussure – convient tout particulièrement à ces langages relativement techniques que sont les vocabulaires spécialisés. Frédérique Ildefonse en fait la démonstration dans son étude de la terminologie stoïcienne de la signification qui, à bien des égards, est la plus sophistiquée que la réflexion ancienne sur le langage a produit. En prenant comme fil conducteur la notion de *λεκτόν*, Frédérique Ildefonse

s'applique à reconstituer le réseau des relations que les nombreux termes du lexique stoïcien (φωνή, λέξις, σημαῖνον, σημαίνόμενον, κατηγορημα, ἀξίωμα, λόγος, etc.) entretiennent entre eux. Aussi, ce n'est rien de moins que la trame des renvois internes au système de la sémantique stoïcienne qui se dessine sous la plume de l'auteur ; ce qui lui permet de situer aussi précisément que faire se peut chaque expression relativement aux autres (exemplaire, en ce sens, le travail sur le concept de λεκτόν par rapport à ceux de σημαίνόμενον, d'une part, et de πρᾶγμα, d'autre part). Le résultat de cette enquête est une cartographie virtuellement complète du lexique stoïcien de la signification ; cartographie d'autant plus précise que Frédérique Ildefonse l'ouvre aussi bien du côté du réseau solidaire de notions qui ont trait à la vie de l'esprit (νοητόν, νοήσις et φαντασία λογική) que du côté du réseau des notions antagonistes (comme celle de λεγόμενον utilisée par Aristote) et que – dans un cas au moins, celui du λεκτόν – elle tient compte de ses prolongements dans la tradition latine.

- 15 Sten EBBESEN, « Imposition of Words in Stoicism and Late Ancient Grammar and Philosophy ». Comme en témoignait encore Jean-Pierre Vernant à la fin des années quatre-vingts, un certain scepticisme a longtemps entouré les questions touchant l'origine du langage, sujet tabou pour des générations de savants qui prenaient plutôt au sérieux l'anathème de la Société de linguistique (de Paris) qui, dans ses fameux statuts de 1866, s'était donnée pour règle de n'admettre aucune communication concernant l'origine du langage. Proscrit par les linguistes pour un temps, le thème du langage des origines n'a jamais cessé, en revanche, d'intéresser les historiens de la philosophie qui, en l'occurrence, ont multiplié les efforts pour restituer ou plutôt – vu l'état lacunaire des sources – pour essayer de reconstituer quelque chose comme les vues des philosophes de la Stoa en matière d'imposition originelle des noms. Le consensus qui s'est laborieusement dégagé des travaux plus et moins récents brosse un tableau en demi-teinte : si l'institution première des noms refléterait pour les Stoïciens le lien naturel entre les mots et les choses, cet état de grâce n'aurait pas résisté à l'épreuve du temps... la confusion et le dérèglement qui déparent le langage ordinaire montreraient à quel point son évolution a été préjudiciable. L'essai de Sten Ebbesen rejette ce mythe des origines où les infortunes présentes et passées du langage seraient à mettre sur le compte d'une dégradation progressive de l'harmonie qui régnait à l'aube du langage. De la batterie d'arguments que Sten Ebbesen mobilise à l'encontre de la prétendue nostalgie stoïcienne d'un langage des origines plus proche des choses que le langage qu'on se trouve parler tous les jours, il y en a un qui ne laissera pas d'impressionner les spécialistes comme les profanes : contrairement à ce que certains commentateurs de l'Antiquité tardive semblent suggérer (Olympiodore est sans doute le plus suggestif et le plus imaginaire du lot avec ses histoires de comités de sages législateurs qui se seraient réunis périodiquement pour promouvoir d'abord les échanges langagiers et pour faire ensuite le point de l'avancement de leurs connaissances linguistiques), il est peu plausible de croire que les Stoïciens aient tenus les inventeurs du langage pour des hommes particulièrement éclairés. Le bon sens ou la raison ne sont peut-être pas, pour les Stoïciens, la chose du monde la mieux partagée, mais il n'y a pas de raison de penser qu'ils étaient aussi persuadés que la rationalité n'est pas non plus uniformément distribuée au fil du temps et que les hommes soient plus ou moins raisonnables d'une époque à l'autre. À l'opposé, si l'on en croit Sénèque, au lieu de supposer que les rangs des hommes sages se sont dégarnis avec le temps, on admettra plutôt que ces derniers ont toujours été l'exception. Aussi, les Stoïciens auraient difficilement pu abonder dans le

sens du naturalisme qu'on leur a traditionnellement prêté. Si tant est qu'il faut parler de « naturalisme », il s'agit d'un naturalisme tout au plus « modéré ». Les premiers instituteurs des noms n'étaient ni plus ni moins avisés que ceux qui sont venus après ; ce qui explique pourquoi le langage, sans avoir jamais été meilleur qu'il ne l'est maintenant, est – et a toujours été – un système raisonnablement bien conçu, c'est-à-dire raisonnablement cohérent et raisonnablement adapté aux besoins qu'il est censé satisfaire.

- 16 Marion DURAND, « What Does “This” Mean ? Deixis and the Semantics of Demonstratives in Stoic Propositions ». Marion Durand offre une étude virtuellement exhaustive du comportement d'un élément clé de la sémantique stoïcienne, le démonstratif οὗτος dont le rôle est tout aussi capital dans la classification stoïcienne des propositions (le sujet démonstratif étant ce par rapport à quoi on établit le caractère défini de certains énoncés, tout comme le caractère indéfini ou intermédiaire des autres) que dans la détermination stoïcienne de leurs conditions de vérité (pour ne prendre qu'un exemple, la valeur de vérité des propositions indéfinies, du type : « quelqu'un marche », dépend de celle des propositions définies correspondantes, du type : « celui-ci marche »). La contribution couvre non seulement les mécanismes de la deixis, mais elle procède également à une comparaison systématique entre le fonctionnement des déictiques et le fonctionnement des autres familles d'expressions linguistiques qui leur sont apparentées, tels les pronoms indéfinis ou encore les noms propres et les noms communs. Marion Durand offre ainsi un tableau détaillé des spécificités de la notion stoïcienne de démonstratif en faisant ressortir à la fois ses enjeux ontologiques (la nature du référent qui lui correspond dans l'ontologie stoïcienne), épistémologiques (seul le démonstratif ne requiert aucune notion préalable de ce qu'il introduit dans la proposition) et communicationnels (le démonstratif constitue l'une des chevilles ouvrières de l'apprentissage qui a souvent recours à des énoncés comme « celui-ci est un homme », « ceci est vert », etc.), aussi bien lorsque l'ostension que le déictique opère est couronnée de succès que lorsqu'elle est, au contraire, mise en échec (cas de figure particulièrement délicat, vu son importance et l'extrême discrétion des sources à ce sujet).

- 17 Katerina IERODIAKONOU, « The Byzantine Reception of Aristotle's Theory of Meaning ».

« Liber Perihermenias, subtilissimus nimis et per varias formas iterationesque cautissimus, de quo dictum est : “Aristoteles, quando Perihermenias scriptitabat, calamum in mente tingebat »

« *Le Peri hermeneias, traité excessivement subtil et très retors en raison de ses expressions variées et de ses reformulations, dont on a dit : “lorsqu'Aristote a écrit le Peri hermeneias, il encreait sa plume dans sa pensée »*³

- 18 Depuis au moins Cassiodore dont on ne se lassera jamais d'évoquer la belle formule, les difficultés que le *Peri hermeneias* pose aux interprètes d'Aristote sont proverbiales. Ses trésors le sont tout autant, à commencer par son prologue dans lequel on a salué – non sans raison – le « texte le plus influent de l'histoire de la sémantique ». De fait, sa postérité est en tout point remarquable : depuis que l'exégèse – tout particulièrement celle des textes de Platon et d'Aristote – a fourni à la pensée ancienne (puis médiévale) son horizon et sa finalité, depuis surtout que le commentaire est devenu l'expression littéraire privilégiée de la philosophie, le traité aristotélicien a fait l'objet d'une série ininterrompue de lectures scolaires et autres travaux d'interprétation. Si, pour d'autres écrits d'Aristote (que l'on pense, par exemple, aux *Sophistici elenchi* et aux travaux que Sten Ebbesen leur a consacrés), notre connaissance de la tradition exégétique byzantine

n'a rien à envier à celle des autres grandes filières de la *translatio studiorum*, on ne peut pas dire autant au sujet du traité aristotélicien de l'interprétation. En ce sens, l'étude de Katerina Ierodiakonou vient combler une lacune de notre information, dans la mesure où elle passe en revue l'ensemble des commentaires byzantins au *Peri hermeneias* (Michel Psellos, Jean Italos, Michel d'Ephèse, Leo Magentinos, Nicéphore Blemmydes, Georges Scholarios). Katerina Ierodiakonou ouvre surtout quatre avenues de recherche inédites en procédant à autant de sondages qui portent tous sur le problème de la signification des expressions linguistiques chez Aristote lu à la lumière de ses exégètes. En faisant à tous les coups la part de ce qui revient aux commentateurs de l'Antiquité tardive, d'une part, et de ce qui revient aux commentateurs byzantins, d'autre part, Katerina Ierodiakonou identifie ainsi les éléments de continuité et de nouveauté d'un corpus qu'elle est la première à explorer en quelque détail sur des points précis mais aussi fondamentaux que la question de savoir si les contenus de pensée sont ou ne sont pas les mêmes pour tout le monde (problème qu'elle aborde notamment chez Magentinos qui reporte une objection d'Alexandre d'Aphrodise qu'on ne rencontre nulle part ailleurs), les différences entre les notions de signe, symbole et ressemblance (question qu'elle traite surtout chez Magentinos qui s'illustre par le soin qu'il met à distinguer entre les notions de signe et de symbole que les commentateurs de l'Antiquité tardive, Ammonius en particulier, avaient plutôt pris en variation synonymique), ou encore le problème de savoir si les noms sont par nature ou par convention (problème qu'elle analyse chez Psellos en particulier, lequel emprunte aux commentateurs de la tradition grecque une stratégie d'harmonisation bien rôdée tout en l'appliquant de manière originale aux deux thèses dont il fait ressortir l'accord en les déclinant relativement à l'instituteur des noms qui les impose conformément à leur nature, d'un côté, et, de l'autre côté, relativement aux utilisateurs du langage qui s'en servent de manière conventionnelle).

NOTES

1. *Claudii Galeni de differentia pulsuum libri IV*, C.G. Kühn (éd.), Leipzig, Knobloch, 1824, 585.16 - 587.1.
2. *Diogenis Laertii vitae philosophorum*, T. Dorandi (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2013, VII, 180.
3. *Magni Aurelii Cassiodori institutiones*, R.A.B. Mynors (éd.), Oxford, Clarendon Press, 1961, II, 3, 11, 114.19-22.

INDEX

Mots-clés : dire, vouloir-dire, langage

Keywords : saying, meaning, language

AUTEUR

LEONE GAZZIERO

CNRS/UMR 8163 « Savoirs, textes, langage »